

raison des rapports que quelques-unes d'elles ont avec les croyances de la presque totalité des Européens, à raison aussi de l'importance historique, sociale ou politique des nations qui les professent. Mais, les considérations de cette nature sont loin d'être tout en science. Les mammifères nous sont d'une bien plus grande utilité que les vers ou les zoophytes ; pourtant, le zoologiste s'intéresse à ceux-ci à l'égal de ceux-là ; et chaque jour montre davantage combien l'étude de ces organismes simplifiés est utile, souvent nécessaire, pour bien connaître les organismes plus complexes des animaux supérieurs.

L'examen des *petites religions* rendra un service analogue à la science de leurs *grandes sœurs*. Peut-être sera-ce au milieu d'elles qu'il faudra aller chercher les origines de ces croyances qui englobent aujourd'hui tant de millions d'hommes ; souvent, nous n'en doutons pas, sous une forme ou sous une autre, on retrouvera leurs traces à côté ou dans le sein même des religions les plus développées et qui semblent s'en être éloignées le plus. Sur ces deux points, du reste, nous nous entendrions, je crois, aisément avec M. Burnouf, et sir John Lubbock.

VI. — Ce dernier, dans ses *Origines de la civilisation*, a cherché en effet à retracer le développement graduel de la religion chez les races humaines inférieures. Malheureusement il me semble avoir d'ordinaire évalué trop bas la valeur de la plupart de ces conceptions et méconnu ce qu'il y a de remarquablement élevé dans plusieurs d'entre elles. Cela même peut-être l'a conduit à regarder la religion comme proportionnelle à la civilisation et ne s'élevant qu'avec elle. Je ne puis partager cette manière de voir ; et le désaccord entre Lubbock et moi vient encore en grande partie de ce que j'ai tenu compte de certains témoignages qui paraissent avoir échappé au savant anglais. Quelques exemples justifieront ces observations.

De tous les peuples sur les croyances desquels nous possédons des renseignements à peu près suffisants, les Australiens sont certainement ceux qui doivent figurer au dernier rang. Sur ce point je suis entièrement d'accord avec sir John Lubbock. Mais je ne puis penser avec lui que ces populations ne croient à l'existence d'aucun Dieu, quel qu'il soit ; qu'ils ne prient jamais ; qu'ils n'ont aucun culte quelconque.

A l'appui de son opinion, mon éminent confrère cite Eyre, Collins, Mac Gillivray ; mais il oublie Cunningham, Dawson, Wilkes, Salvado, Stanbridge. En comparant les renseignements recueillis par ces voyageurs sur divers points de la Nouvelle-Hollande, on voit se produire partout un même fond de croyances, qui méritent bien d'être appelées *religieuses*.

Les Australiens admettent un bon principe appelé selon les localités *Coyan*, *Motogon*, *Puppérimbul*, dont ils parlent tantôt comme d'une sorte de géant, tantôt comme d'un esprit. *Coyan* fait le bien et a presque pour spécialité de faire retrouver les enfants égarés. Pour se le rendre favorable, on lui offre des

dards. Si l'enfant ne se retrouve pas, on en conclut qu'il est irrité. A la Nouvelle-Nursie, Motogon est créateur. Il lui a suffi de crier : Terre, parais ! Eau, parais ! et de souffler pour donner naissance à ce qui existe. Sans être aussi précis, les indigènes du lac Tyrril attribuent la création du soleil à Puppérimbul, qui appartenait à une classe d'êtres semblables aux hommes, mais qui a été transportée au ciel avant la venue de la race actuelle. Dans l'Australie du sud-est, Coyan surveille le *mauvais principe* nommé *Potoyan*, *Wandong*, *Cienga*, qui rôde la nuit pour dévorer les hommes aussi bien que les enfants, et contre lequel on se protège avec le feu. La lune est encore pour les Australiens un être malfaisant dont le soleil répare les méfaits ; divers génies bons et mauvais, *Balumbals* et *Wanguls*, complètent cette mythologie rudimentaire, qui a aussi ses monstres fabuleux, ses grands serpents cachés dans les eaux profondes, etc. Les Australiens croient en outre à une sorte d'immortalité de l'âme qui passerait successivement de corps en corps. Mais avant de trouver une nouvelle demeure, les esprits des défunts errent quelque temps dans les forêts, et bien souvent on a cru les voir ou les entendre.

Certes ce ne sont pas là des croyances bien élevées. Il y a pourtant toute autre chose que ne porterait à le croire la manière dont s'exprime sir John Lubbock. L'idée de la création par la parole et le souffle d'un être puissant est incontestablement une conception des plus élevées, et elle apparaît nettement chez quelques tribus ; l'offrande et la prière ont été constatées chez d'autres. Chez toutes se montre en germe cette croyance au *dualisme*, à cet antagonisme de puissances surhumaines bienveillantes et malfaisantes qui se retrouve dans les *plus grandes religions* et qui est à la racine du christianisme lui-même. Quant à la foi en une autre vie, personne dans ces derniers temps ne l'a, je crois, refusée aux Australiens.

Lorsqu'il s'agit de la religion des Polynésiens, Lubbock cite surtout Mariner, Williams et sir Georges Grey. Ces témoins sont irrécusables quand ils affirment ce qu'ils ont appris. Mais leur silence sur certains points ne permet plus d'affirmer qu'il existe là de véritables lacunes. D'autres voyageurs sont allés bien plus loin qu'eux, ont connu ce qu'ils avaient ignoré, et nous l'ont appris. Moerenhout, le premier, je crois, a publié des documents originaux sur les plus vieilles traditions taïtiennes. D'autres sont venus après lui ; et, grâce à des circonstances particulières, j'ai pu profiter de ces études. Dans le livre que j'ai publié huit ans avant celui de Lubbock, j'ai revu et discuté les principaux documents dus au commandant Lavaud, au général Ribourt, au missionnaire Orsmond, à M. Gaussin, etc. Tous ces documents, recueillis auprès de chefs appartenant aux plus vieilles familles et bien au courant des traditions de leurs ancêtres, ont un caractère d'authenticité incontestable et jettent un jour tout nouveau sur ce qu'était la religion, au moins à Taïti. Je crois

avoir assez nettement précisé ce qu'étaient ces croyances religieuses, et mis hors de doute, qu'à côté de notions relevant uniquement de la superstition, les Taitiens étaient arrivés à des conceptions remarquables par leur pureté et leur élévation.

Constatons d'abord que dans cette île où Wallis déclarait n'avoir pu découvrir la moindre trace de culte, le culte se mêlait au contraire aux moindres actes de la vie. Cela même avait entraîné de tristes conséquences. Le formalisme avait emporté tout le reste. Confiant dans ses pratiques, dans les prières de ses prêtres, dans l'indulgence de ses dieux, le Taitien croyait pouvoir se permettre à peu près tout. Chez lui, la foi la plus profonde et la plus naïve s'unissait aux mœurs les plus violentes, les plus licencieuses. Mais l'Europe entière du moyen-âge et, de nos jours encore, bien des contrées, qui ne sont nullement en arrière à d'autres égards, n'offrent-elles rien de semblable ?

Les Taitiens n'en croyaient pas moins à une autre vie, à des récompenses, à des punitions après la mort. Leur paradis, dont ils faisaient une description séduisante, était réservé aux chefs et à ceux qui avaient fait aux dieux, c'est-à-dire aux prêtres, des largesses suffisantes. N'est-ce pas ce que l'on cherchait, ce que l'on cherche encore chez nous, à obtenir par des fondations pieuses ?

Les âmes des autres morts dont la vie avait été régulière allaient immédiatement dans Po, dans l'obscurité, espèce de limbes où paraissent n'avoir existé ni peines, ni plaisirs bien vifs. Mais les âmes coupables étaient condamnées à avoir un certain nombre de fois la chair grattée sur tous les os. Les péchés expiés, elles étaient également admises dans Po. Les Taitiens admettaient donc une sorte de purgatoire et pas d'enfer. Remarquons encore que le supplice imposé aux coupables suppose une sorte de matérialité de l'âme. Mais n'en est-il pas de même des tourments que presque toutes nos populations chrétiennes croient encore réservés au pécheur précipité dans les flammes de l'enfer ?

Le panthéon taitien était aussi bien hiérarchisé, mais beaucoup plus nombreux que celui des Grecs et des Romains. Au bas de l'échelle se trouvaient les innombrables *Tiis*, chargés de présider à tous les lieux, et de plus aux moindres actions, aux moindres mouvements de l'âme, et jusqu'aux *désirs du jour et de la nuit*. Au-dessus venaient les *Oromotous*, qui représentaient les dieux domestiques, les Lares et les Mânes des anciens. Les *Atous inférieurs*, résidant sur la terre, habitant les eaux, les bois, les vallées, les montagnes, répondaient assez bien aux Faunes, Sylvains, Dryades, Oréades, etc. En outre c'est parmi les divinités de cet ordre que les diverses professions choisissaient un patron. Les chanteurs, les chorégraphes, les médecins en comptaient quatre, les navigateurs douze, les cultivateurs treize. Les dieux du premier rang étaient les *Atous proprement dits*. Ceux-ci étaient également fort nombreux. Mais neuf d'entre eux, créés (*oriori*) directement par Taaroa, avant la formation de l'homme, composaient, à proprement parler, la famille divine.

Enfin, au-dessus de toutes ces divinités, était placé le Dieu suprême. Il ne peut y avoir de doute sur l'idée que les Taitiens se faisaient de celui-ci. Les traditions recueillies à diverses époques par des personnes différentes, et auprès d'individus également différents, s'accordent parfaitement sur ce point. Le chant recueilli par Mœrenhout de la bouche même d'un *harépo* débute ainsi : « Il était : Taaroa était son nom ; il se tenait dans le vide. Point de terre, point de ciel, point d'hommes. » Le manuscrit du général Ribourt le déclare *toivi* n'ayant pas eu de parents et existant depuis un temps immémorial. Le chant sacré traduit par M. Gaussin commence par la déclaration suivante : « Taaroa, le grand ordonnateur, est la cause de la terre. Taaroa est *toivi* ; il n'a point de père, point de postérité. »

Pour les Taitiens ce Dieu incréé était d'ailleurs bien près d'être un pur esprit et l'était à coup sûr pour les insulaires les plus éclairés. Certaines traditions lui donnent un corps ; mais, dit le manuscrit du général Ribourt, ce corps est *invisible*, et encore n'est-ce « qu'une coquille qui se renouvelle souvent et que le Dieu perd comme un oiseau perd ses plumes. » Dans le chant de Mœrenhout, c'est lui qui se change en l'univers ; mais « l'univers grand et sacré n'est que la coquille de Taaroa. » Dans celui de M. Gaussin, Taaroa met la tête en dehors de son enveloppe et son enveloppe s'évanouit et devient la terre. Dans le magnifique dialogue traduit aussi par M. Gaussin, et dans lequel Taaroa fait pour ainsi dire l'appel de toutes les parties de l'univers qui lui répondent, il est dit : « L'âme de Taaroa resta Dieu. » Malheureusement, la création terminée, ce Dieu paraît rentrer dans le repos et abandonner aux divinités inférieures le gouvernement de ce monde.

On voit qu'ici encore nous sommes, quant à la conception première, bien loin, bien au-dessus du Zeus des Grecs ou du Jupiter des Romains. Et pourtant qui songerait à comparer la civilisation taitienne à la civilisation, aux œuvres intellectuelles de la Grèce ? C'est un des mille faits qui démontrent l'indépendance des phénomènes de l'intelligence et des phénomènes de la religiosité.

Ce n'est pas seulement à Taïti que l'on a constaté ce spiritualisme élevé, caché sous des apparences bien différentes. Les grossières images, les *toos* placés dans les *morai* ont été regardés par presque tous les voyageurs comme des statues d'atous. Elles ne sont en réalité que des espèces de *tabernacles* évidés en dedans et destinés à recevoir certains objets, les offrandes, etc. Un prêtre des îles Sandwich raconta à Byron que dans son enfance il lui était arrivé de manger ce qui avait été déposé dans les images sacrées. Surpris et réprimandé par son père, il s'excusa en disant avoir reconnu par diverses expériences que ces dieux de bois ne voyaient ni n'entendaient. Le vieux prêtre lui dit alors d'un ton sévère : « Mon fils, le bois, à la vérité, n'entend ni ne voit ; mais l'esprit, qui est en haut, voit et entend tout et punit les mauvaises actions. »

Chez nous-mêmes se fait-on toujours une idée aussi nette de la distinction entre l'*esprit* et le *bois*?

La religion taitienne avait cela de remarquable, qu'elle ne présentait aucune trace de manichéisme. En réalité elle ne comptait que des *dieux* et pas de *diabes*. Il est vrai que les prêtres parlaient au nom des Atouas, et que les *sorciers*, haïs et redoutés à Taïti comme ailleurs, s'adressaient uniquement aux Tiis. Mais ceux-ci n'étaient nullement regardés comme en lutte avec les Atouas. Mœrenhout nous apprend que leurs images figuraient à titre de gardiens à l'entrée des morai et des terres sacrées.

Sans être aussi nettement formulées que chez les Taïtiens, les croyances religieuses chez les Peaux-Rouges Algonquins et Mingwés sont très-supérieures à certains égards. Leur *Grand-Esprit*, le *Michabou* des Algonquins, le *Agrescoué* des Iroquois, est le père de tout ce qui existe. C'est à lui seul que l'on rend un véritable culte en fumant le calumet sacré vers les quatre points de l'horizon et vers le zénith. Créateur de tout ce qui existe, il ne se désintéresse pas de son œuvre comme Taaroa. Par lui-même ou par ses messagers, il veille sur ses enfants et dirige les événements de ce monde. Aussi est-ce surtout à lui que le Peau-Rouge adresse avant tout ses prières quand il demande, ses actions de grâces quand il a réussi. Je pourrais multiplier ici les exemples, les citations. Je me borne à reproduire en partie le chant des Lénapes partant pour la guerre, tel qu'il nous a été conservé par Heckewelder. C'est un chant national, et à lui seul il réfute bien des assertions étranges journellement répétées au sujet des populations qui occupaient naguère le territoire des États-Unis.

« O pauvre de moi! — qui vais partir pour combattre l'ennemi — et ne sais si je reviendrai — jouir des embrassements de mes enfants et de ma femme. »

« O pauvre créature — qui ne peut disposer de sa vie — qui n'a aucun pouvoir sur son corps — mais qui tâche de faire son devoir — pour le bonheur de sa nation. »

« O toi Grand-Esprit d'en haut — prends pitié de mes enfants — et de ma femme! — Empêche-les de s'affliger à cause de moi! — Fais que je réussisse dans mon entreprise; — que je puisse tuer mon ennemi, — et rapporter les trophées de guerre. »

« Donne-moi la force et le courage de combattre mon ennemi, — permets que je revienne encore voir mes enfants, — voir ma femme et mes parents. — Prends pitié de moi et me conserve la vie, — et je t'offrirai un sacrifice. »

Sans doute au-dessous du Grand-Esprit on trouve chez les Peaux-Rouges un nombre immense de *Manitous* dont l'un, habitant au centre de la terre, est une sorte de démon. Mais ces êtres bons ou méchants, bien que pouvant influencer sur la destinée de l'homme, n'ont rien du caractère de la divinité. Ce ne sont que des espèces de génies, de fées, d'ogres, etc., plus ou moins sem-

blables à ceux dont parlent les contes orientaux, et qui tous dépendent absolument du Grand-Esprit. Celui-ci seul est tout-puissant, et le mauvais faible et borné dans son pouvoir.

La croyance à une autre vie était en outre universelle chez ces populations. Elles avaient relativement à l'autre monde, à la transmigration des âmes, à la multiplicité des existences, des idées assez vagues; mais dans plusieurs légendes recueillies soit par les premiers voyageurs, soit dans ce siècle même par Schooleraft, on trouve formulée de la manière la plus explicite la doctrine des récompenses promises aux bons, des peines qui attendent les méchants.

Tout autant que n'importe quel peuple, et bien plus que les Arabes antérieurs à Mahomet, les Algonquins et les Mingwés méritent d'être regardés comme monothéistes. Rien ne permet d'ailleurs de supposer que chez eux ces croyances spiritualistes fussent dues à l'intelligence exceptionnelle d'un individu isolé qui aurait joué le rôle de prophète à la façon de Mahomet. Elles ont tous les caractères d'une manifestation spontanée des instincts de la race elle-même. Or ce fait est d'autant plus remarquable, que ces Peaux-Rouges, presque exclusivement chasseurs, s'étaient arrêtés bien près des derniers rangs de l'échelle sociale.

Les Nègres Guinéens, bien supérieurs aux Algonquins et aux Mingwés, au point de vue de la civilisation, leur sont fort inférieurs sous le rapport religieux. Toutefois, ne parler que de leur *fétichisme*, c'est être profondément injuste envers eux. Il n'y a là en réalité qu'une forme superstitieuse plus ou moins intimement associée à un fond de croyances bien autrement élevées. Ici encore la foule des observateurs s'est arrêtée à ce qui frappait immédiatement ses regards; mais heureusement il s'en est trouvé d'autres qui ont su voir au-delà de ces premières apparences.

De nombreux témoignages, trop unanimes pour pouvoir être mis en doute, prouvent que du cap Vert au cap Lopez on croit à un Dieu suprême, invisible, qui a créé tout ce qui existe. Chez les Dahomans, ce Dieu lui-même serait soumis à un être plus élevé, qui, disent ces Nègres, est peut-être le Dieu des Blancs. Le plus souvent, il est vrai, on regarde cette divinité suprême comme gouvernant l'univers par l'intermédiaire de ses ministres; mais souvent aussi, on lui attribue une intervention directe. Alors on l'implore, on la remercie, on lui adresse des prières dont on connaît quelques formules. Dans celle que d'Avezac a recueillie de la bouche d'Oché-Fécoué, les Yebous demandent à Obbâ-el-Orun (*Roi du ciel*) de les préserver de la maladie et de la mort. Ils ajoutent: « Orissa (*Dieu*), donnez-moi la fortune et la sagesse. »

À côté du *Dieu bon*, se trouve pour presque tous les Guinéens le *mauvais esprit*, très-puissant aussi. On cherche à l'apaiser par des offrandes. Les Nègres croient parfois le voir ou l'entendre la nuit. Mais on sait bien que ce n'est pas seulement sur les côtes de Guinée que l'on s'imagine avoir de pareilles visions.

Au-dessous viennent les dieux inférieurs, fort nombreux et

parfois hiérarchisés. Ce sont eux qui sont envoyés dans les *fétiches* pour surveiller et protéger les hommes. Le fétiche, d'après le témoignage de prêtres et de Nègres fort croyants, n'est pas le *Dieu lui-même*, il n'est que la *demeure du Dieu*.

Tous les Guinéens croient à une autre vie, mais ont sur ce sujet des opinions fort différentes. En général ils la regardent comme à peu près semblable à celle-ci. Quelques-uns ont une idée confuse de la métempsycose ou pensent devoir renaître dans un enfant. Les Issinois croient à l'immortalité de l'âme, qui, en quittant cette terre, va renaître dans un autre monde placé au centre du globe et réciproquement. C'est presque la *vie alternante*, telle que l'avait conçue Hippolyte Renaud, officier d'artillerie distingué, et un de ces penseurs qui ont éprouvé le besoin de s'expliquer la destinée de l'homme.

L'idée d'une rémunération est nettement formulée chez bien des tribus guinéennes. Pour quelques-unes d'entre elles les sages, les intelligents deviennent les messagers des dieux; les méchants sont noyés en passant un certain fleuve et meurent pour toujours ou deviennent des démons. Chez d'autres, les âmes de ceux qui ont mal vécu vont chez le mauvais esprit, mais on peut les en retirer par des offrandes faites aux dieux. Voilà donc chez les Nègres l'idée du *purgatoire* et du *rachat* à côté de l'idée d'*enfer*.

VII. — Je crois en avoir dit assez pour mettre hors de doute un fait complètement indépendant de toute hypothèse, et qui me semble avoir une sérieuse importance. C'est que souvent des idées extrêmement élevées et se rapprochant singulièrement de celles dont s'honorent les *grandes religions*, existent aussi dans les petites, quoique masquées par d'autres notions de nature inférieure. C'est que presque partout, et probablement partout, il faut distinguer la *religion* de la *superstition*. Mais pour reconnaître cet or au milieu de sa gangue, il faut du temps, une étude sérieuse et un esprit vraiment dégagé de préjugés.

Sans doute, la superstition et la religion sont souvent comme fusionnées dans les croyances de certaines races, de même que chez elles le sorcier et le prêtre se confondent dans un seul personnage. Mais il n'en est pas toujours ainsi; et, lors même que le rapprochement produit une confusion apparente, on doit évidemment chercher à distinguer ces deux éléments. Or, ce travail a été trop souvent négligé quand il s'agit des races inférieures. Ici encore je retrouve à chaque pas l'influence fâcheuse de l'orgueil européen. Certes, l'écrivain le moins croyant ne rattachera pas au christianisme, tel qu'il est entendu de nos jours en France, les contes sombres ou rians recueillis dans nos campagnes par les Villemarqué, les Souvestre, etc. Il les placera, avec toutes les pratiques qui s'y rattachent, dans ce qu'on peut appeler la *mythologie populaire*. Eh bien, l'homme de science ne doit-il pas faire une distinction pareille, quand il cherche à apprécier la religion proprement dite des nations barbares ou sauvages?

A qui demanderait comment le fétichisme a pu s'implanter en Guinée à côté de la notion d'un être suprême, créateur et ordonnateur de tout ce qui existe, comment le chamanisme peut se concilier chez les populations boréales avec la croyance à ce même Dieu dont Gengis-Khan se faisait une idée si grande et si élevée, je demanderais comment les plus étranges superstitions ont pu être jadis acceptées par toutes les sectes chrétiennes, comment il se fait qu'elles existent encore parmi nous. Certes, parmi nos classes éclairées, ni protestants, ni catholiques n'intenteraient aujourd'hui un de ces procès de sorcellerie si communs il n'y a guère que deux ou trois siècles, et que suivirent si souvent des condamnations et des supplices. Mais, dans nos campagnes un peu reculées, la croyance aux sorciers est restée aussi ferme qu'elle l'était partout au moyen-âge. Les journaux nous révèlent de temps à autre des actes, qui prouvent qu'abandonnées à elles-mêmes, ces populations brûleraient volontiers encore les malheureux soupçonnés d'avoir *jeté des sorts*; pour se garder contre les *maléfices*, le *mauvais œil*, etc., ces mêmes populations ont bien souvent recours à des pratiques fort semblables à celles que les voyageurs signalent comme la preuve de l'infériorité de certaines races. Au fond les *amulettes* de nos paysans ne sont que les *grisgris* des Nègres.

Sur tous ces points et sur bien d'autres, tous les chrétiens ariens ont cru ce que nous reprochons fièrement aux Nègres et aux Mongols de croire. Toutes les communions chrétiennes ont sanctionné, parfois *sanctifié* ces absurdes superstitions.

L'anthropologiste, qui fait de la science et non de la théologie, qui doit rechercher dans les religions inférieures ce qu'elles ont de pur, ne doit pas davantage hésiter à signaler dans les religions supérieures, le singulier alliage dont je viens de citer un exemple vulgaire.

De ce double travail ressortira, je pense, pour tout le monde, un fait général sur lequel j'ai bien des fois appelé l'attention, et qu'on peut formuler dans les termes suivants : grandes ou petites, les religions se rapprochent surtout par ce qu'il y a dans chacune d'elles de plus élevé et de plus infime; elles sont surtout séparées par les formes et les notions intermédiaires.

VIII. — A diverses reprises on a signalé ce fait, qu'une religion, remplacée par une autre, laisse dans celle-ci des traces plus ou moins accusées. Bien souvent aussi les divinités de la première, sans disparaître totalement, subissent une singulière déchéance et ne trouvent de place que dans le domaine des superstitions populaires. Qui de nos lecteurs n'a présents à l'esprit les articles à la fois si sérieux et si charmants de H. Heine sur les pauvres dieux de l'Olympe grec et romain, passés à l'état de personnages légendaires? Ces représentants de la mythologie classique sont allés rejoindre, dans le fond des croyances populaires, bon nombre de divinités germaniques et scandinaves; mais les uns et les autres n'avaient-ils pas des prédécesseurs?

Depuis les temps quaternaires jusqu'à nos jours, bien des races ont habité l'Europe. Aucune sans doute n'a complètement péri. Elles se sont successivement refoulées, et plus ou moins absorbées; elles ont mêlé leur sang. Les croyances, même celles de nos ancêtres les plus reculés, ont-elles pu se perdre entièrement? Je ne le pense pas. Sans doute une portion en aura été oubliée, mais bien probablement aussi une bonne part a survécu, plus ou moins altérée par ce qu'apportait chaque immigration nouvelle. Ainsi se sera formée peu à peu cette mythologie populaire, qui a résisté aux doctrines officielles et a su se faire une place à côté d'elles.

Ce qui s'est passé chez nous ne peut que s'être passé ailleurs. Peut-être démontrera-t-on un jour que de là vient principalement ce qu'ont de commun les croyances religieuses de peuples séparés par leurs divers degrés de civilisation, aussi bien que par la géographie.

IX. — *La science des religions* n'existe pas encore, a dit M. Burnouf. Cela est vrai, surtout en se plaçant au point de vue que je viens d'indiquer. Toute classification générale est donc prématurée. Pour en essayer une, attendons de connaître, au moins d'une manière passable, non pas seulement les grands corps de doctrines étayés d'une métaphysique profonde qu'ont acceptés les nations civilisées, mais aussi les croyances plus simples, plus naïves, qui les ont précédés, dont plusieurs existent encore. Alors seulement on pourra tracer le cadre et les subdivisions renfermant les diverses manifestations de la faculté religieuse commune à tous les êtres humains. Alors aussi on pourra suivre le développement de cette faculté et en marquer les étapes, par un procédé analogue à celui de l'embryogéniste, qui étudie les diverses phases traversées par le même être pour atteindre à son état parfait.

Telle qu'elle est pourtant, ne consistant encore qu'en faits isolés ou reliés simplement par groupes, la science des religions a déjà une importance marquée en anthropologie. Elle met hors de doute un des caractères fondamentaux de l'espèce humaine; elle fournit des faits assez tranchés pour servir à caractériser certains groupes humains; elle révèle des rapports; elle ajoute son témoignage à celui de la linguistique pour éclairer la filiation de certaines races, pour attester d'antiques communications entre des peuples longtemps regardés comme entièrement isolés les uns des autres. A ces titres divers, elle ne saurait être négligée par ceux qui veulent embrasser dans son ensemble l'histoire naturelle de l'Homme.

FIN.

## TABLE DES MATIÈRES

### LIVRE PREMIER

#### UNITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE.

CHAPITRE PREMIER. — Empires et règnes de la nature; règne humain; méthode anthropologique.....	1
CHAPITRE II. — Doctrines anthropologiques générales; monogénisme et polygénisme.....	21
CHAPITRE III. — L'espèce et la race dans les sciences naturelles.....	25
CHAPITRE IV. — Nature des variations dans les races végétales et animales; application à l'homme.....	30
CHAPITRE V. — Étendue des variations dans les races végétales et animales; application à l'homme.....	35
CHAPITRE VI. — Entrecroisement et fusion des caractères dans les races animales; application à l'homme.....	42
CHAPITRE VII. — Croisement des races et des espèces végétales et animales; métissage et hybridation.....	46
CHAPITRE VIII. — Croisement des races et des espèces végétales et animales; métis et hybrides; réalité de l'espèce.....	51
CHAPITRE IX. — Croisement entre groupes humains; unité de l'espèce humaine.....	62

### LIVRE II

#### ORIGINE DE L'ESPÈCE HUMAINE.

CHAPITRE X. — Origine des espèces; hypothèses transformistes; darwinisme.....	63
CHAPITRE XI. — Origine de l'espèce humaine. — Hypothèses diverses.....	76

### LIVRE III

#### ANTIQUITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE.

CHAPITRE XII. — Age de l'espèce humaine; époque géologique actuelle.....	95
CHAPITRE XIII. — Age de l'espèce humaine; époques géologiques passées.....	105

### LIVRE IV

#### CANTONNEMENT PRIMITIF DE L'ESPÈCE HUMAINE.

CHAPITRE XIV. — Théorie d'Agassiz; centres de création.....	115
CHAPITRE XV. — Cantonnement progressif des êtres organisés; centres d'apparition; cantonnement primitif de l'homme.....	125